

# Une lettre parmi les autres

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **20 (1952)**

Heft 9

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569839>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

corps ses caresses dorées et sa luminosité si chaude... si apaisante... Je suis beau pour vivre et t'aimer, toi qui ne m'aimes plus, mais puisque tu ne veux pas de mon amour, à quoi bon vivre?... Il ne me reste plus qu'à être beau pour mourir... La Seine est là qui me tend ses flots; je serai donc beau pour elle comme je l'aurais été pour toi... je ne sais plus rien de toi, plus rien de ce que j'aimais, je sais seulement que je marche dans l'eau, que le soleil brille toujours là-haut, là-haut où m'attend le Juge suprême, je sais que je marche dans l'eau... que je marche dans... que je marche... que je... que...»

Six jeunes gens pleurent un ami disparu, dans notre grand Paris, tandis que sur les bords de la Seine, quelques pêcheurs attendent la touche révélatrice, qu'un bateau passe, qu'un marinier chante parce qu'il a dansé hier soir au bal et qu'il est jeune, et qu'il est beau, et qu'il est amoureux, et... et... et la vie continue dans le soleil et le vent, tandis que coule la Seine et que coulent les jours...

## *Une Lettre parmi les autres*

Mercredi, 9. VII. 52

Bien cher Monsieur,

Ma dernière journée à Paris, libéré du travail, en plein dans la préparation de mon départ demain; mais auparavant je veux vous adresser une nouvelle lettre. Une lettre qui voudrait en partie répondre, reprendre, dissenter, à et surtout ce que vous avez eu l'occasion de me dire dans vos précédents envois.

Juillet est d'ailleurs un bilan pour moi, car c'est vraiment une fin d'année, plus que décembre, et il m'est toujours exquis de faire un certain bilan concernant toutes mes activités autant intellectuelles que matérielles, donc aussi concernant notre cause.

Et comme je suis heureux alors d'avoir appris à vous connaître avec votre oeuvre zurichoise. Et je songe à beaucoup d'autres français qui ignorent votre revue. Comment les toucher? Car je reste persuadé, voyez-vous, que nous avons d'abord à prêcher au sein de nous-même. Que de cas qui durant ces 9 mois m'ont étonné, scandalisé, de ces attitudes d'homosexuels qui n'ont plus rien d'humain, de viril, de propre. Vous avez raison de condamner certaines allures, attitudes, intonations de voix, féminisations. Jamais je ne comprendrai cette folie de certains. Je connais à Paris peut-être cent cinquante homosexuels et ce assez bien, chacun est un cas, chacun veut avoir raison, chacun veut sa vie et ses licences, pourquoi ne pas vouloir être vraiment un homosexuel.

Je voudrais connaître vos réunions du mercredi à Zurich pour non point condamner ni juger mais pour y faire de nouvelles observations. A Paris des divers milieux que je fréquente il y aurait beaucoup à dire, chacun divers et avec sa note très particulière, qui ferait volontiers que dans ce que vous appelez souvent notre «minorité»

il y a des sous-groupes. Mon ami A. les appelle catégorie 1890... et ainsi de suite jusqu'au modèle 1952... Où est l'éternité et la pérennité de l'homosexualité dans tout cela? Je suis profondément persuadé qu'il y a de plus en plus une dégradation de cette vie, et que nous sommes très éloignés dans notre ensemble de Socrate. Loin de moi certes le désir de vouloir une homosexualité très sainte, hors de la chair, du temps et de l'espace, mais comme j'aimerais ne plus être avili par la foule, ou être avili moi-même quand je rencontre ces garçons qui n'ont plus rien de garçon.

C'est dire aussi que sur un plan sexuel je m'interroge souvent pour connaître la vérité. Il me semble que ces dénominations d'«actif» et de «passif» sont à éviter. Que de fois avec des confrères surtout, (car que de réunions d'homosexuels où le seul sujet de conversation est le récit de ses derniers exploits et de ses plus récentes aventures) nous discutons sur ces terminologies que je n'approuve pas volontiers. Pour moi le véritable homosexuel ne peut pas être ce jeu de l'homme et de la femme. L'un de mes amis pense que la véritable homosexualité sur le plan charnel doit se situer seulement dans ce que je nomme moi des «collégiennes», je veux dire ces attouchements réciproques. «jeux de mains»... Je crois qu'il peut y avoir la exagération. Mais ne serait-ce pas alors ce que j'appelle «l'alternativité»? Pas de rôle de femme, toujours, ou c'est l'inversion... mais chacun étant un homme à son heure, et lorsqu'il ne l'est pas sur le plan physique, le demeurant profondément sur le plan psychique, son attitude corporelle de l'instant n'étant alors que pour symboliser son amour à l'autre. Discussions éternelles, mais qui sont graves à mon sens, tant cette vie sexuelle influe sur les modes de penser et d'agir... Qu'en pensez-vous?

Un autre point soulevé par vous dans certaines lettres est le rôle des manifestations publiques. Je crois qu'elles sont nécessaires parfois. Ainsi ce congrès de fin août. Il est nécessaire de lutter contre certaines idées toutes faites, non raisonnées, non fondées, issues d'une certaine morale ou de traditions. A chaque fois que je le puis, je présente ce cas humain avec le maximum de vérité. Dès l'instant que cette chose existe, que des hommes vivent et souffrent et s'épanouissent grâce à elle, il y a un devoir de présenter cet aspect de la vie temporelle dans ses fondements philosophiques, physiologiques, moraux, sociaux. Sinon? Eh bien nous avons des adolescents tourmentés, inquiets, torturés et dans leur esprit et dans leur corps, qui ne trouveront jamais une stabilité même nécessaire pour accomplir par ailleurs leur vie d'homme, de tolérer ces jugements tous faits, le jugement qui est la marque suprême par laquelle l'homme est un homme, et qu'en cette circonstance il galvaude. A ce titre littérature, cinéma, théâtre, conférences, congrès ont leur place. Il me semble donc utile d'avertir, d'enseigner, de présenter l'homosexualité et surtout sans l'agrémenter de condamnations bibliques ou sociologiques, comme certes sans fleurs trop parfumées. Cas humain, alors nous n'avons pas besoin de la hausser, de le mettre au-dessus des autres. Il est. Voilà tout. Il a sa place dans la vie. Il a droit au respect, à l'étude. Comme il y aurait beaucoup à faire sur ce point.

Je me souviens ces années dernières dans des camps de jeunes ouvriers de 17 à 23 ans avoir donné des causeries d'éducation sexuelle et avoir envisagé avec eux autant la masturbation que les relations féminines, l'avortement que la prostitution et aussi l'homosexualité. J'ai cherché à leur faire saisir le fondement de cette forme de la vie, puis ses manifestations, son histoire, sa vie concrète, et je sais très bien que tous ces garçons ont écouté très attentivement, et je veux croire qu'un jour, au moment de jeter la pierre à tel ou tel qui sera homosexuel, ils hésiteront. Heureux ai-je été de ne point être condamné par la société organisatrice de ces camps... car voilà le mensonge et la perfidie de notre société, certains patrons, prêtres, parents, pédagogues, auraient pu m'en vouloir d'avoir osé initier ces jeunes à ces «pratiques infâmes». Oh comme cela me révolte. Mais quoi, un spiritualiste enseigne et présente l'athéisme, dans des causeries philosophiques ou sociologiques ou politiques on présentera les divers aspects de la pensée contemporaine ou ancienne sur ces faits, par contre ici, il faut se taire. Je n'admets pas ces principes de silence, de pudibonderie, de mensonge, de peur, encore une fois TOUT ce qui est humain a droit à être connu, présenté. Il faudrait des apôtres intègres de notre cause, il y en a trop peu, et c'est là encore que se situe le mal de notre bande d'efféminés et de «tantes» à la seule ambition de se faire remarquer, de jouir éperdument de ce qui passe.

J'arrive à croire qu'il y a de faux homosexuels, des homosexuels-machines à jouir. Mais voilà, minorité, nous sommes tenus à plus d'héroïsme que les autres. Et c'est, je pense ce qui fait la grandeur de l'homosexualité grecque, et pourquoi personne valablement et sérieusement n'a jamais tenté de l'avilir et de la condamner; c'est que si la nuit deux garçons se retrouvaient dans une union corporelle, tout le jour, côte à côte, en une parfaite charité, ils avaient communié dans l'Esprit. Quand donc nos homosexuels le comprendront? Dire cela dans nos «boîtes»: nous serions écorchés vifs. Quel malheur. Et ils viennent exiger plus de compréhension du monde; mais celui-ci a presque raison alors de la leur refuser.

Vous devez penser que je suis bien passionné. C'est que je suis persuadé de notre valeur, de notre vérité...

Prêt à partir au camp où je vais retrouver des dizaines de merveilleux adolescents, je me prends à songer à tant d'homosexuels, qui se disent amoureux de la jeunesse, et qui, en de pareille circonstance, près de ces éphèbes à moitié nus, ne penseraient qu'à des contacts charnels, et oublieraient vite leur devoir et leur mission. Et pris sur le fait, il dirait précisément, ce chef: «Mais je suis un homosexuel» il croirait atténuer sa faute, tentation trop forte; il y succombe. Ah non, il n'aurait pas le droit de se prévaloir de ce titre d'homosexuel: car le vrai homosexuel devant cette beauté neuve et intacte de l'adolescent qui se grandit quotidiennement dans sa chair et qui s'échauffe dans son sang, il ne peut pas ne pas être saisi, en extase, devant cette charpente musclée qui abrite un esprit encore plus beau. Lentes approches, peut-être, mais seulement pour conquérir cette bouche et cette force de vie, alors qu'il doit oublier ces deux yeux, ces deux lèvres, ce torse, ce ventre, ne chercher à connaître que l'esprit... et

peut-être, sans y songer, sans le vouloir, en craignant ce don, et cette révélation, un jour connaître un mélange de chair; autrement dit pour beaucoup trop, seule la chair compte. Je frémis en songeant à celui qui a osé prendre l'un de ses élèves qui, lui, était d'une beauté insupportable, pour la jouissance. Cela me dépasse. Cela me navre. Il y eut une heure de baisers, et puis, ce fut tout, c'est fini. Ce garçon n'était pa vraiment un homosexuel. 17 ans, il a voulu jouir, il a marché, il n'a pas condamné son maître, j'en suis sur, mais demain, quel souvenir aura-t-il de l'homosexualité? Et s'il est un homosexuel il viendra grossir le nombre de nos petits jouisseurs. Alors que ces étreintes, si elles étaient inévitables, eussent revêti un éclat autrement incomparable si elles avaient été la conclusion d'une longue et pénible marche, solitaire, puis la main dans la main, pour conquérir ensemble une vérité.

*voire \*\*\**

## LE BEL AGE

André du Dognon, l'auteur des «Amours Buissonnières», dont on sait le grand succès en France, corrige actuellement les épreuves de son prochain roman. «Le bel âge» qui doit paraître à la rentrée chez le même éditeur. Il nous a réservé la primeur des pages suivantes, encore inédites. *La Rédaction.*

Il y a un second lit dans la petite chambre de Carpanéro qui est la plus fraîche du palais, un second lit, souvent défait dont les draps gardent la forme d'un dieu: le sergent Louis qui était dans ma compagnie et que j'ai retrouvé avec surprise ici.

Il appartenait à un service très éloigné de la Chirurgie où je ne le voyais jamais. A la caserne, j'avais été frappé de sa ressemblance avec Tenceville. C'était un Tenceville méditerranéen. Ses traits étaient nets comme ceux de l'Anglais. Ses yeux allongés, ses lèvres minces ne lui permettaient qu'un sourire de coin, mais la patine du visage, la couleur bronzée qu'il avait prise lui enlevaient l'inhumanité qui défendait mon coeur contre l'espérance. Le sergent Louis, au contraire, était un dieu qui ignorait son pouvoir. En me rapprochant de lui, j'aurais pu m'anéantir dans son humanité, dans son odeur terrestre, alors que Tenceville n'avait qu'une odeur de bagages encore anonymes. Louis avait pour moi la saveur d'un légionnaire ajoutée à la beauté d'un Anglais. Il avait une façon de s'approcher de mon lit, à la caserne, de me parler du service, qu'il n'avait pas avec les autres. C'étaient les mêmes ordres, mais il me les donnait à voix moins haute, quelquefois à voix basse. Notre conversation n'était jamais familière. Il ne pouvait même pas s'agir de conversation entre nous, mais lorsqu'à la fin d'une matinée harassante il traversait la chambrée, les mèches de ses cheveux noirs — ceux de Tenceville étaient plus clairs — collées à son front plus blanc que son visage, il me cherchait quelquefois du regard, s'arrêtait un instant près de mon lit.

Ses mains, sa voix disaient son origine modeste. Il laissait souvent